



Nouvelles perspectives pour le cycle 3

L'école, comme la société, se trouve en perpétuel mouvement. Parfois, on a l'impression que tout va trop vite, et l'on aimerait freiner un peu les changements, prendre le temps de respirer. Toutefois, lorsque les réformes sont bien pensées et menées en bonne intelligence entre les différents partenaires concernés, ce dynamisme peut s'avérer motivant et porteur d'espoir. Plusieurs dossiers ouverts actuellement, ou en passe de l'être, concernent l'entrée et la sortie du cycle 3.

Actuellement, c'est en 8e que doit se décider l'attribution des niveaux 1 et 2 en français et en maths pour l'entrée en 9e. L'évaluation des élèves y revêt donc une importance particulière, puisqu'elle débouche sur une différenciation individuelle. C'est cette obligation qui a incité à maintenir l'usage des notes en 8e, alors que dans le reste du cycle 2 on évalue avec des codes. Plus largement, l'évolution de ces dernières années a créé un demi-cycle 7-8 dans lequel on s'est éloigné des habitudes de l'école primaire en intégrant des pratiques du cycle 3. Ce n'est pas ce que préconise le concordat HarmoS, qui prône un vrai cycle 2 homogène, et non pas deux demi-cycles très différents dans leur organisation. Les évolutions de ces pratiques ont amené à se questionner sur

des thèmes comme les devoirs ou les classes spécialisées. Le projet EDASCOL, qui a l'ambition d'induire une vaste réflexion sur l'évaluation en jetant les bases d'une nouvelle culture de l'appréciation du travail scolaire, nous semble prometteur. Le débat «codes contre notes» est-il vraiment essentiel? L'important n'est-il pas ailleurs? Comment fixer des objectifs clairement compréhensibles pour les élèves? Comment mieux individualiser le cursus d'études, en rendant chacun-e plus responsable de ses résultats? La clé du succès de cette future réforme se jouera probablement au niveau de l'indispensable qualité de la formation proposée, du temps accordé pour travailler en équipes pédagogiques, ainsi que de l'accompagnement des différents acteurs de l'école.

Un lycée en quatre ans?

Le statut de la 11e va lui aussi se retrouver prochainement sous le feu des projecteurs. En effet, l'exception «à la neuchâteloise» d'une préparation au lycée pendant cette année n'est pas du tout favorable. Certains indices, comme des taux d'échecs d'environ 25% en première année, montrent bien qu'il y a de vrais problèmes structurels. Il est temps de réfléchir sérieusement à une vraie maturité gymnasiale en quatre ans. Presque tous les cantons suisses ont déjà fait le pas, et un processus de réflexion va être lancé chez nous. Ainsi, dans l'intérêt de toutes et tous, élèves, familles, enseignant-es et directions d'école, nous demandons une clarification des pratiques à l'intérieur de chaque cycle, en éliminant la pression du cycle 3

pendant la 8e et celle des lycées pendant la 11e. L'ajout d'une année dans les lycées académiques¹ nous semble de nature à relâcher un peu cette pression.

Dans toutes ces réflexions (évaluation, devoirs, enseignement spécialisé, formations continues, lycée en quatre ans...), votre syndicat est consulté. Les membres du comité participent à de nombreux groupes de travail et relayent vos préoccupations. Faites-nous part de votre avis et rejoignez-nous pour que la voix des enseignant-es soit entendue!

Pierre-Alain Porret, président du SAEN

¹ RRM, art. 6, al. 2: «Durant les quatre dernières années au moins, l'enseignement doit être spécialement conçu et organisé en fonction de la préparation à la maturité.»

Une jeune maitresse en route pour Noiraigue!

Il existe des rencontres improbables, des retrouvailles émouvantes. Ce mardi ensoleillé, Renée Junod-Udriet m'accueille avec son légendaire et lumineux sourire. Je ne l'ai pas revue depuis 1999, quand j'ai quitté l'école normale de Neuchâtel, où elle enseignait la littérature enfantine aux jeunes maitresses enfantines. Elle me présente sa bande dessinée *Impromptus*¹ qui retrace ses trois premières années d'enseignement au Val-de-Travers.

Quelle est heureuse de me revoir! Et c'est réciproque! Vingt-deux ans ont passé, mais elle est la même que dans mes souvenirs: pétillante, avenante, passionnée. Elle me raconte la construction de cette bande dessinée, sa merveilleuse rencontre avec Alessandra Respini, l'illustratrice, qui a su si bien mettre en image ses mots et son ressenti. L'ouvrage a pu prendre vie grâce au graphiste Marc-Olivier Schatzet et à l'impression faite par Olivier Attinger. Puis la COVID est arrivée. Une chute dans les escaliers a valu à Renée une fracture du fémur qui l'a immobilisée de longs mois. Toute la promotion de son livre a donc été stoppée net.

Mais revenons à cet ouvrage: vingt-quatre pages en noir et blanc, quelques touches de rouge, de vert et de bleu. C'est sobre et vivant, ça ressemble à Sempé sans en être. Ça donne envie de lire. Vingt-quatre pages qui racontent trois ans dans la vie d'une jeune enseignante à qui on a attribué une classe à Noiraigue, alors qu'elle s'attendait à travailler à Colombier. Surprise! C'est pour elle la découverte d'un monde à part: un appartement peu chauffé, au beau milieu d'un village pas forcément acquis à sa cause, et une commission scolaire récalcitrante au changement amené par une maitresse qui fréquente un homme et porte des pantalons, contrairement aux enseignantes rigides qui l'ont précédée.

Tout au long de ces vingt-quatre pages, on rit, on sourit. On admire le courage de l'enseignante qui ne s'est pas laissée démonter ou imposer des idées. On est reconnaissant, car ses idées ont permis d'instaurer de nouvelles bonnes habitudes. Ça se lit tout seul, ça se dévore et ça résonne: la vie d'une enseignante en 1959 était rude, tout comme elle peut l'être parfois en 2021.

Renée Junod-Udriet se prête au jeu de l'interview avec clairvoyance et malice

Enseignante, puis formatrice d'adultes à l'école normale, pourquoi avoir créé cette bande dessinée?



Renée Junod-Udriet:

Cette histoire m'est restée coincée sur le cœur... On avait décidé de me déplacer alors qu'à Colombier tout allait bien, ce n'était pas juste. Je voulais écrire des nouvelles, et je me suis alors souvenue d'Alessandra, l'illustratrice, que je connaissais déjà: l'idée d'une bande dessinée est alors apparue.

Votre arrivée à Noiraigue en 1959 marquait un grand changement par rapport à l'enseignement qui vous a précédé. Mais d'après vous, quelle amélioration significative avez-vous pu amener dans ce village?

La vie! Les choses gaies! J'organisais des sorties malgré la peur des accidents. J'ai créé un coin bibliothèque, c'était la première fois qu'il y en avait un dans une salle de classe. C'était ça, la vie avec ces enfants: amener des nouveautés, oser.

Comment avez-vous réussi à garder le cap au milieu d'un village dans lequel vous étiez passablement rejetée?

Grâce aux enfants, ces enfants qui rapportaient nos rires et ma manière de fonctionner à la maison. Un papa d'élève, directeur d'une usine de pierres fines, est venu un jour râler et remettre en question mon enseignement, seulement cinq semaines après mon arrivée. Il voulait que je porte la responsabilité d'un éventuel échec de sa fille. Je ne me suis pas laissé faire! Finalement, cette petite fille a réussi son examen d'entrée à l'école secondaire. Je ne crains pas les gens, je dis ce que je pense.

Vous décrivez la commission scolaire de l'époque comme rétrograde et autoritaire. Pensez-vous que les jeunes enseignant-es aujourd'hui sont mieux loti-es?

C'est autre chose, maintenant. Les enfants ont plus de



choses, sont gâté-es, se permettent de rouspéter, de répondre. Les enseignant-es doivent prendre leur place, ne doivent pas se laisser faire, ne pas tout accepter. C'est difficile, mais il faut le faire!

Quel conseil pouvez-vous donner aux nouveaux et nouvelles enseignant-es de 2021?

Il faut absolument intéresser les enfants, leur donner confiance, les prendre où ils en sont. Il faut éviter les décrochages. Acceptez les enfants comme ils sont! Montrez-leur la vraie vie!

Myriam Facchinetti

¹ L'ouvrage est disponible à la librairie La Petite Prose à Boudry, à La Méridienne à La Chaux-de-Fonds, chez Payot et au Rat conteur à Neuchâtel, ainsi qu'au kiosque de Couvet.